

8 février 1807. Champ de bataille d'Eylau. (D'après le tableau de Gros).

mille hommes. Toute l'armée impériale s'ébranla pour la repousser. Le 26 décembre, Beningsen, attaqué à Pultusk par le corps de Lannes, se retira vers Ostrolenka après avoir perdu cinq mille hommes et douze pièces de canon ; et Buxhœveden, assailli à Golynin par Davoust et Augereau, fut aussi contraint de reculer comme Beningsen dans la direction d'Ostrolenka.

Le même jour Ney rejetait sur Kœningsberg le général prussien Lestocq qui cherchait à reprendre par Soldau ses communications avec les Russes.

L'armée coalisée, affaiblie de dix mille hommes, se trouvait alors séparée en trois corps, tandis que la grande armée était concentrée à Pultusk qui était le nœud des routes de Kœningsberg, centre des opérations de la Prusse, et de Grodne, point de départ des Russes.

La rigueur de la saison et le mauvais état des routes empêcha l'empereur de poursuivre ses avantages ; il prit ses quartiers d'hiver et revint à Varsovie avec le quartier général et la garde. Les autres corps furent cantonnés entre l'Omulew, la Narew et la Wkra, théâtre des dernières opérations.

Le séjour de Varsovie, loin d'être pour Napoléon un temps de repos, fut un des plus prodigieux exemples de l'activité du génie.

La lutte extérieure prenait des proportions gigantesques. Il fallait

administrer la Prusse conquise, prévenir les Russes dont les mouvements annonçaient une attaque prochaine, surveiller l'Autriche qui jouait le même rôle que la Prusse dans la campagne d'Austerlitz, administrer l'Allemagne, défendre tous les rivages contre les approches de l'Angleterre, diriger tous les mouvements d'une vaste armée qui s'étendait depuis le Rhin jusqu'à la mer Baltique, et gouverner de Varsovie l'intérieur de la France, sans négliger les plus minces détails. Napoléon suffit à tout, combinaisons militaires, négociations diplomatiques, administration intérieure.

Chaque jour des estafettes lui apportaient les nouvelles de Paris et les auditeurs au conseil d'état, envoyés par les chefs des différentes administrations, soumettaient à son examen toutes les affaires courantes.

Les portefeuilles des ministres arrivaient chaque semaine ; le gouvernement n'était réellement plus à Paris, mais au quartier général de Varsovie, et quoique l'empereur fût retenu par la victoire aux bords de la Vistule, sa vaste intelligence était partout présente.

Et cependant, au milieu de ces graves occupations, de ces combinaisons multipliées, de cette vaste complication de détails, il trouvait le temps d'assister aux fêtes que donnaient les Polonais enthousiasmés.

Son arrivée à Varsovie, la présence de ses maréchaux avec leurs brillants états-majors, de cette foule d'officiers pleins de jeunesse et d'ardeur, donnait à la ville tout le mouvement et l'éclat d'une grande capitale.

C'était à qui fêterait ces héros de tant de batailles, qui s'apprêtaient à combattre l'ennemi de la Pologne.

Les dames n'étaient pas les moins empressées à faire éclater leur enthousiasme, qui souvent se transformait en un sentiment plus tendre. Plus d'une beauté du nord choisit pour son chevalier quelque vainqueur d'Austerlitz.

L'empereur répondant dignement à une généreuse hospitalité, donnait de brillantes fêtes auxquelles étaient conviées les plus illustres dames de Pologne. Une d'entr'elles le séduisit par sa beauté.

Joséphine, soit qu'elle fut avertie de ces amours, qui ne pouvaient pas être cachés, soit que son impatiente affection ne pût souf-

frir l'éloignement, lui écrivit de Mayence pour solliciter la permission de le rejoindre. Il lui répondit le 23 janvier :

« Je reçois ta lettre. Il est impossible que je permette à des femmes un voyage comme celui-ci : mauvais chemins, chemins fangeux et peu sûrs. Retourne à Paris, sois-y gaie, contente. Peut-être y serai je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui ; je pensais dans mon ignorance que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la famille et la gloire. Pardon de mon ignorance ; l'on apprend toujours avec nos belles dames. Adieu, mon amie, crois qu'il m'en coûte de ne pas te laisser venir. Dis-toi, c'est une preuve combien je lui suis précieuse. »

Dans la correspondance privée de Napoléon, dans ses lettres de famille, on rencontre toujours une affectueuse bonhomie qui montre combien cette âme fière et impérieuse renfermait de sensibilité et de bienveillance. Le 6 janvier, il écrivait à la vice-reine d'Italie :

« Ma fille, j'ai reçu votre lettre. Votre sollicitude pour les gens du petit-prince m'a fait rire ; veuillez ne vous donner aucun soin pour cet objet. Pour l'amour de vous, j'ai ordonné qu'on ménageât toute la maison de Strélitz. Votre grand-mère y est tranquille. Cependant, votre tante la reine de Prusse s'est si mal comportée ! mais elle est aujourd'hui si malheureuse, qu'il n'en faut plus parler. Annoncez-moi bientôt que nous avons un gros garçon ; si vous nous donnez une fille, qu'elle soit aussi aimable et aussi bonne que vous. Votre bien affectionné père.

« NAPOLÉON. »

L'empereur se plaisait aussi à témoigner à ses soldats les égards et la sollicitude d'un bon père de famille.

Tout militaire, quel que fût son grade, avait le droit de l'approcher pour lui parler. Il écoutait avec patience, faisait des questions, ne négligeait aucun renseignement, et prononçait sur-le-champ.

C'était un spectacle qui avait quelque chose à la fois d'imposant et de touchant, que de voir, lorsqu'un régiment défilait, un simple soldat quitter les rangs, s'avancer d'un pas mesuré, présenter les armes et tendre une pétition. L'empereur la prenait, la lisait, y faisait droit, ou motivait son refus.

Des pétitionnaires d'un autre genre assiégeaient Napoléon à Varsovie : c'étaient des princes suppliants qui venaient timidement rede-

mander la restitution de leurs états. Quelques-uns n'invoquèrent pas en vain sa bienveillance.

Il fit payer à la veuve du prince Louis, au prince et à la princesse Ferdinand de Prusse des pensions affectées sur différentes caisses.

La princesse de Brunswick, sœur du duc, fut remise en possession des revenus de l'abbaye de Gondersheim ; une autre sœur du duc obtint le paiement d'une pension établie à Stettin.

Plusieurs états de la Saxe et de la Prusse, qui avaient beaucoup souffert, furent exemptés de toutes contributions de guerre.

Durant ces entrefaites, des négociations habilement conduites par Sébastiani à Constantinople, arrachaient la Turquie à l'influence anglaise ; la guerre fut déclarée à la Russie qui venait d'envahir les provinces turques du Danube, et l'étendard de Mahomet fut déployé en grande pompe.

Cette puissante diversion donnait à Napoléon de grandes espérances. Toujours sa pensée se reportait avec complaisance vers les contrées de l'Orient, et chaque fois que l'occasion se présentait d'y faire agir ses armes, il sentait réveiller en lui les rêves gigantesques qui l'avaient entraîné en Egypte.

Il entrait en même temps en relation avec la Perse : un ambassadeur de cette puissance était en route pour le rejoindre à Varsovie.

Déjà Napoléon songeait à faire transporter à Ispahan des troupes et de l'artillerie, soit pour agir sur les provinces de la Russie orientale, soit pour franchir les rives de l'Indus et aller attaquer sur le Gange les forces britanniques.

De ces projets lointains rien n'était encore arrêté ; mais le vague même et l'incertitude ajoutaient à la grandeur de ses conceptions qui, n'ayant rien de fixe, étaient par cela même sans limites.

Dans la position où était l'empereur, si loin de ses frontières, menacé d'être surpris au moindre revers par l'Autriche, il devenait important pour lui de prévenir les Russes et de brusquer la victoire pour maintenir le cabinet de Vienne.

Cependant, grâce à l'imprudence de ses lieutenants, ce fut l'ennemi qui le prévint.

A la fin de janvier, Bernadotte avait son quartier-général à Elbing ; Ney était à Gielgenburg et Nidenburg ; Lefebvre à Thorn ; Soult

couvrait l'Omulew ; Davoust, Lannes et Augereau étaient échelonnés de Pulstuck à la rive gauche de la Vistule, se liant avec le grand quartier-général, la garde et la cavalerie qui étaient à Varsovie.

Ney, emporté par une activité inconsidérée, et tenant à honneur de pousser jusqu'à Kœnigsberg, dernière capitale qui restât au roi de Prusse, était sorti de ses cantonnements, et portant ses avant-postes jusqu'à Heilsberg, avait disséminé son corps sur une ligne de vingt-cinq lieues.

Soult, entraîné par l'exemple et les conseils de Ney, avait suivi son mouvement. Napoléon leur en témoigna son mécontentement.

« L'empereur, écrivait Berthier, n'a pas besoin de conseils ; si ses projets eussent été d'aller jusqu'à Kœnigsberg, il aurait donné ses ordres. Personne ne connaît sa pensée, et le devoir des généraux est d'obéir. L'empereur ne dirigeant point ses projets d'après les mouvements de retraite des ennemis, il importe peu à ses profondes combinaisons qu'ils cèdent du terrain ; il veut conserver toujours l'initiative, et des mesures partielles peuvent nuire au plan général des opérations. »

En conséquence, les maréchaux reçurent ordre de rentrer dans leurs cantonnements.

Mais leur mouvement inconsidéré avait porté ses fruits. Beningsen venait d'être nommé généralissime, et son armée, renforcée de deux divisions détachées de la Moldavie, était portée à cent mille hommes.

Apprenant que Ney était imprudemment engagé sur la route de Kœnigsberg, il forma le projet de pénétrer dans l'espace qui séparait de la grande armée le corps du maréchal, de le rejeter sur Bernadotte qui formait avec lui l'aile gauche, d'isoler ces deux corps, de les accabler à l'improviste, puis de gagner la Prusse occidentale, ce qui forcerait Napoléon à repasser la Vistule.

Masqué par d'immenses forêts, Beningsen put dérober sa marche aux avant-gardes françaises.

Mais au lieu de tourner les lignes de Ney, ainsi qu'il l'aurait pu en se rabattant brusquement par Johannibourg, il l'attaqua de front à Heilsberg, le 20 janvier. C'était le jour même que Ney avait reçu de l'empereur l'ordre de rentrer dans ses cantonnements : il put voir combien était éclairée la prévoyance de Napoléon.

Des colonnes de Cosaques et de cavalerie légère débordaient déjà ses flancs ; un avant-poste de cinquante hommes fut surpris et enlevé. Ney se hâta de faire replier ses troupes, qui bientôt furent à couvert dans leur première position de Gielgenbourg.

Bernadotte informé de la retraite de Ney et de l'arrivée des Russes, partit aussitôt d'Elbing et ordonna un mouvement de concentration sur Mohrungen, prévoyant que les ennemis déboucheraient par cette ville, et ne se dissimulant pas que s'ils s'en rendaient maîtres, il se trouverait entièrement séparé de la grande armée.

En effet, le 25, dix-sept mille Russes s'y présentaient conduits par le général Markow.

Les forces de Bernadotte étaient bien moindres ; cependant il n'hésita pas à commander l'attaque.

L'action fut très-vive ; on se battit des deux côtés avec opiniâtreté jusqu'à la nuit ; enfin les Russes cédèrent, et vigoureusement poussés, reculèrent jusqu'à Liebstadt.

Mais toute l'armée russe suivait Markow, Bernadotte profita de son succès pour faire paisiblement sa retraite, et se replia sur Osterode.

Il put alors communiquer avec Ney, et les deux maréchaux se mirent en mesure de combiner leurs manœuvres. En même temps Beningsen, entouré de toutes ses forces, établissait à Mohrungen son quartier-général. Il ne doutait pas que sa marche n'eût décidé Napoléon à repasser la Vistule, et il s'appêtait lui-même à franchir le fleuve.

Mais Napoléon trompa les calculs de Beningsen, comme il avait trompé ceux de Brunswick, et, renouvelant la même manœuvre qu'à Iéna, il forma le projet de tourner la gauche des Russes, de se porter rapidement sur leurs derrières, de les séparer de la Russie, comme il avait séparé Brunswick de Berlin, et de les acculer sur la Vistule où ils seraient anéantis d'un seul coup.

Tout le succès de ce plan allait dépendre des mouvements de Bernadotte. Ce maréchal, débordé à droite et à gauche, s'était replié sur Lœbau, où tout son corps se trouva réuni, formant vingt-quatre mille hommes dont six de cavalerie.

Toujours pressé par l'armée russe, il se disposait à marcher par

sa droite, pour se joindre à Ney et se replier avec lui sur la grande armée.

Mais il reçut, le 31 janvier, l'ordre de manœuvrer en sens inverse, et de se jeter à gauche jusqu'à Thorn, afin d'attirer à lui Beningsen et de le compromettre plus fortement. Il se replia aussitôt ; Beningsen le suivit. Pendant ce temps, toute l'armée française se mettait en mouvement, se portant des bords de la Narew sur l'Alle pour couper la ligne de retraite des Russes.

Pour compléter la manœuvre, Bernadotte devait se dérober tout à coup aux poursuites de Beningsen, courir rapidement à gauche, revenir sur sa droite, et tourner par une marche forcée, l'avant-garde russe pour venir prendre la gauche de Ney.

Rien ne pouvait sauver alors l'armée coalisée d'une destruction complète. Ces nouvelles instructions furent envoyées à Bernadotte ; en même temps l'empereur le prévenait qu'il allait se diriger en personne, par Willenberg et Allenstein, sur les derrières de l'ennemi.

Malheureusement, l'officier porteur de ces ordres fut pris par les Cosaques, sans avoir le temps de détruire ses dépêches. Beningsen vit avec effroi les dangers qu'il courait, rappela aussitôt ses troupes, cessa de poursuivre Bernadotte, et se mit en pleine retraite sur Kœnisberg.

Bernadotte, de son côté, ignorant les dispositions nouvelles, ne put exécuter le mouvement qu'on attendait de lui. Les résultats de cet accident furent immenses.

Beningsen espérait par la rapidité de sa marche prévenir l'armée française sur la rive gauche de l'Alle et s'assurer de la route de Heilsberg.

Mais lorsqu'il eut franchi la Passarge, il trouva la grande armée déjà rangée sur les bords de l'Alle et fermant la route. Il n'avait plus d'autre ressource que de faire une marche de flanc sur Preussich-Eylau, devant le front de la grande armée.

La témérité de ce mouvement prouvait combien sa position était désespérée. La fortune l'avait déjà sauvé d'une destruction inévitable ; dans cette retraite meurtrière, il n'échappa qu'en faisant d'immenses sacrifices d'hommes.

De fortes arrière-gardes furent jetées sur tous les passages que



pouvaient aborder les Français ; elles se firent hacher avec une constance inouïe.

Soult tua deux mille hommes à Bergfried ; le duc de Berg sabra et mit en pièces une colonne de neuf mille hommes à Deppen ; Ney enleva quatre mille hommes au corps prussien de Lestocq ; Davoust pressait l'aile gauche de Beningsen par le chemin de Heilsberg ; enfin Murat, toujours ardent à la poursuite, culbutait d'autres arrières-gardes à Gros-Glanden et à Hoff.

Mais l'opiniâtre résistance des Russes, leurs sanglantes haltes dans des positions disputées pied à pied, avaient permis à Beningsen d'atteindre son but. Il avait enfin dépassé l'armée française et se trouvait fortement concentré à Eylau, couvrant Kœnisberg qui était à neuf lieues derrière lui. Là il arrêta son mouvement de retraite et résolut de disputer le passage.

Son arrière-garde, devenue avant-garde, occupait en partie Eylau, en partie un plateau situé en avant de la ville.

Le 7 février, Soult attaqua le plateau, déposa les Russes et les suivit dans la ville. L'ennemi s'y défendit avec une fureur opiniâtre : toute la journée on se battit dans les rues, dans les maisons.

Barclay de Tolly, retranché dans une église et un cimetière, ne put en être délogé qu'à dix heures du soir ; les Russes se retirèrent en bon ordre après un combat des plus meurtriers : les troupes de Soult s'établirent dans Eylau et en avant de la ville.



Charge de cuirassiers à Eylau.

L'empereur, ne doutant pas qu'il n'y eût le lendemain une action générale, s'étonnait de l'absence de Bernadotte.

Calculant toutefois que la retraite précipitée de Beningsen lui avait permis de devancer le maréchal, il espérait que celui-ci ne tarderait pas à paraître, et comptait même sur de grands résultats, s'il se présentait au milieu de la bataille qui allait se livrer.

Les coalisés, affaiblis de près de vingt mille hommes par leur pénible retraite, avaient encore quatre-vingt mille combattants. La grande armée, privée du corps de Bernadotte, n'était forte que de soixante-huit mille hommes.

Dans la matinée du 8, Beningsen s'avança sur trois lignes pour reprendre Eylau ; le corps de Soutl, composé de trois divisions, soutint d'abord seul le choc de toute une armée.

Pendant qu'Augereau s'avançait pour le soutenir, l'empereur se porta au cimetière avec quarante pièces de canon de la garde.

De part et d'autre, l'artillerie fit d'épouvantables ravages ; on n'était qu'à demi-portée : tous les coups frappaient.

Enfin, Augereau entra en ligne avec deux divisions ; mais au

même instant fut soulevée une trombe de neige, poussée par le vent du nord, et fouettant avec violence dans le visage des Français ; on ne se voyait plus à deux pas.

Les colonnes d'Augereau, enveloppées par la tempête, s'égarèrent dans l'obscurité, et allèrent donner tête baissée entre la droite et le centre de l'ennemi.

Elles ne s'aperçurent de leur fausse direction que lorsqu'elles furent pêle-mêle avec les Russes ; alors s'engagea une lutte horrible : on s'aborda à la baïonnette, on se battit corps à corps.

Assaillies de tous côtés, battues par quarante pièces de canon, les troupes d'Augereau firent des pertes énormes. Les deux généraux de division, Augereau lui-même, tombèrent grièvement blessés ; il fallut les emporter du champ de bataille.

Privé de ses chefs, écrasé par des feux croisés, ce corps d'armée flottait en désordre ; l'ennemi paraissait prêt à pénétrer dans l'intervalle laissé sur la gauche de Soult, lorsque le temps s'étant éclairci, l'empereur, pour arrêter les progrès des Russes, lança dans l'ouverture Murat, avec quatre divisions de cavalerie, soutenu par Bessières et la cavalerie de la garde.

Cette masse formidable se précipita comme une avalanche sur le centre de l'ennemi, écrasa la cavalerie russe et rompit les trois lignes d'infanterie, traversant le champ de bataille dans toute sa largeur.

Ce fut un horrible massacre, non cependant sans de grandes pertes pour les assaillants. Le colonel Dalhmann, des chasseurs de la garde, le général Corbineau restèrent sur le champ de bataille ; le général d'Hautpoul, commandant les cuirassiers, fut blessé mortellement.

Les Russes, toujours inébranlables, malgré leurs pertes, s'étaient reformés en arrière ; il fallut, pour revenir, s'ouvrir à travers leurs rangs un sanglant passage.

En regagnant Eylau, la terrible cavalerie rencontra une colonne ennemie de quatre mille hommes, qui s'était, dans l'obscurité, avancée jusqu'aux maisons de la ville. Elle fut presque entièrement broyée sous les pieds des chevaux.

Cependant Davoust, qui depuis le matin faisait de constants efforts pour déborder la gauche de l'ennemi, y était enfin parvenu après une lutte acharnée, lorsque Lestocq, échappé à la poursuite de Ney, arriva sur le champ de bataille avec sept mille prussiens. Beningsen

se hâta de l'envoyer au secours de son aile gauche ; Davoust fut contraint de s'arrêter ; mais sut conserver une position menaçante, malgré les assauts multipliés de l'ennemi.

Toute l'attention de Napoléon se portait alors vers son aile gauche par où devait déboucher Bernadotte. Si ce maréchal venait avec Ney qui devait aussi être en route, la droite des Russes, déjà débordée, devait être anéantie ; la journée devait être décisive.

Ney seul se présenta. Il n'avait cependant pas reçu les dépêches de l'empereur ; mais pendant qu'il s'occupait à pousser la droite de Lestocq, il entendit un bruit sourd retentir dans le lointain.

Prêtant attentivement l'oreille, il se convainquit que l'on était aux prises, et laissant là les Prussiens, il marcha dans la direction du canon, rejoignit l'aile gauche de l'empereur et enleva le village de Schmoditten qui était en arrière de la droite des Russes.

Beningsen le fit attaquer par une forte réserve de grenadiers qui fut repoussée et mise en déroute.

Ney se précipita sur eux, et tailla en pièces leur arrière-garde dont la retraite était coupée. Les heureux effets de l'apparition de Ney montrèrent quels immenses résultats on eût obtenus avec le corps de Bernadotte

Il était dix heures du soir. Beningsen, débordé par sa droite, menacé sur sa gauche, ordonna la retraite. Lestocq recula sur Domnau et Friedland ; les Russes se retirèrent sur Kœnisberg.

L'honneur de coucher sur le champ de bataille et la conservation de la position d'Eylau, si vivement disputée, fut presque le seul signe de la victoire.

Les pertes de part et d'autres furent énormes : du côté des Russes cinq à six mille morts et vingt mille blessés, du côté des Français deux mille morts et quinze à seize mille blessés, témoignèrent l'acharnement du combat.

Les Russes se vantèrent d'avoir remporté la victoire, et chantèrent un *Te Deum*. Il semblait qu'une bataille maintenue toute une journée contre l'empereur dût être regardée comme un triomphe.

En France même, on paraissait ne vouloir permettre à Napoléon aucun succès douteux ; ou plutôt les ennemis cachés du gouvernement impérial firent ressortir avec éclat les désastres d'une victoire si chèrement achetée. Le deuil était dans beaucoup de familles ; on exploita

avec perfidie les douleurs privées, et la malveillance s'exerça d'autant plus librement, qu'on savait l'empereur bien loin.

Les fonds publics éprouvèrent une baisse notable : Napoléon put savoir quels étaient ses véritables ennemis, ceux qui devaient les premiers l'insulter et le trahir aux jours des revers ; c'étaient les hommes de finance qu'il traitait avec le dédain qu'ils méritent, les spéculateurs pour qui les mauvaises nouvelles sont un moyen de fortune, et les gros négociants que gênait le blocus continental.

Voilà les hommes qui doivent les premiers négocier avec l'étranger et vendre la patrie en livrant Napoléon. Ajoutons-y certains personnages de son état-major, qui déjà ne le comprennent plus et qui, devenus grands par lui, s'imaginent, les insensés, qu'ils seront plus grands encore, quand il n'y sera plus.

Après la bataille d'Eylau, Berthier, Murat, tout ce qui l'entoure, le presse de repasser la Vistule : cette marche rétrograde eut encore encouragé ses ennemis intérieurs. et extérieurs. Napoléon repoussa d'imprudents conseils ; l'opposition des ducs et princes militaires se tut : elle devait plus tard se réveiller.

Cependant l'empereur crut devoir évacuer Eylau, non pour satisfaire à de vaines réclamations, mais pour mieux se raffermir dans sa position, en faisant tomber les places qu'il avait laissées derrière lui, notamment Dantzig, voulant suspendre jusqu'à la reddition de cette place toute opération offensive.

Le maréchal Lefebvre était chargé de la soumettre ; Mortier investissait Stralsund.

La grande armée rentra dans ses cantonnements. Bernadotte, formant toujours l'extrême gauche, s'établit à Braunsberg et Spandau, Soult à Liebstadt, Ney à Deppen ; Davoust, entre les sources de la Pasarge, de l'Alle et de l'Omulew, se liait à Pulstusk avec le corps de Lannes, qui, étant malade, venait d'être remplacé par Masséna ; la cavalerie de Murat était répartie sur toute la ligne ; la garde impériale et les grenadiers d'Oudinot étaient à Ostérode, où était établi le grand quartier-général, qui fut ensuite transporté à Finckenstein.

Les Russes se réjouirent de la marche rétrograde de la grande armée comme d'une preuve manifeste qu'elle n'avait pas vaincu à Eylau.

Beningsen se flattait qu'elle se reploierait derrière la Vistule ; sur plusieurs points, ses avants-postes se montrèrent agressifs : Lestocq me-

naçait Elbing; Bernadotte envoya contre lui Dupont qui le rejeta au-delà de la Passarge avec une perte de 2.000 hommes : toutes les tentatives de Beningsen pour pénétrer dans les cantonnements furent repoussées. Ce général se retira sur Heilsberg dont il fit sa place d'armes.

CHAPITRE XXXI

Bataille de Friedland.

Napoléon avait besoin de refaire ses troupes. Ses munitions de bataille étaient en partie consommées ; son artillerie, inférieure à celle des Russes, demandait à être complétée ; il fallait enfin combler les vides laissés dans les rangs par tant de rencontres meurtrières.

L'empereur s'appliqua à tous ces travaux de détail, avec un soin minutieux et une intelligente activité. Les pièces prussiennes et leurs approvisionnements furent utilisés ; les soldats des dépôts eurent ordre de rejoindre ; tous les canonniers disponibles furent appelés de France ; bientôt la grande armée présenta un effectif de 160.000 hommes.

On se ferait difficilement une idée de l'inquiète ardeur avec laquelle Napoléon veille sur le bien-être du soldat. On rencontre dans les instructions qu'il adresse personnellement à l'intendant général Daru, toute la prévoyance d'un habile chef d'armée, et la sollicitude d'un bon père de famille.

« On ne saurait, lui écrit-il, employer trop de moyens pour nous approvisionner ; car tout est là..... Ma situation dépend des vivres ; victorieux si j'en ai, mal si j'en manque..... Que les voituriers soient largement payés et contents... Envoyer des farines sur des voitures

venant de Breslau, c'est trop exiger des gens... Vous avez fait une disposition de cent mille boisseaux d'avoine sur Marienwerder ; qu'est-ce que c'est que cela?... Comment n'ai-je ne pas trois cent mille boisseaux sur le canal, depuis Custrin jusqu'à Bromberg ?..... A Bromberg, quatre cent mille pintes d'eau-de-vie, cent mille quintaux de farine, cinquante mille quintaux de blé... Des boulangers ! des boulangers ! Manque-t-il donc de femmes ? Avez-vous pensé que, comme dans les guerres de Perse, les boulangers prussiens pouvaient empoisonner le pain?... Voilà la saison où il y aura des fièvres ; prenez des mesures efficaces pour vous procurer une grande quantité de quina. N'épargnez pas l'argent pour faire acheter des médicaments ; achetez du vin ; que les hôpitaux n'en manquent pas. »

On voit que pour Napoléon les moyens de vaincre ne consistent pas seulement dans les manœuvres du champ de bataille. Le grand capitaine ne juge aucun détail indigne de son attention.

En même temps qu'il compte les provisions avec non moins de soin qu'un commis aux vivres, Napoléon s'occupe des hautes transactions de la diplomatie.

Au mois de janvier, il y avait eu quelques communications avec le cabinet prussien ; le 17 février, le colonel de Kleist, aide-de-camp du roi avait apporté une lettre ; le 26, Napoléon avait fait une réponse modérée ; mais alors même que le roi de Prusse faisait des ouvertures, il n'était pas maître de sa volonté.

Le 28 janvier, il s'était lié à l'Angleterre par un nouveau traité et il avait reçu un premier subside ; les négociations ne pouvaient avoir aucun résultat.

Sur ces entrefaites, intervint l'Autriche : elle offrait sa médiation en proposant aux puissances belligérantes les bases suivantes : les affaires d'Allemagne et celles d'Italie soumises à de nouveaux arrangements ; les affaires de la Turquie ajustées sur le pied des traités précédents ; la Pologne restant dans l'état où elle était avant la guerre, l'Angleterre admise comme partie dans la négociation.

Admettre de pareilles bases, ne pouvait convenir à Napoléon victorieux : c'était dissoudre la confédération du Rhin, renverser l'édifice élevé en Italie.

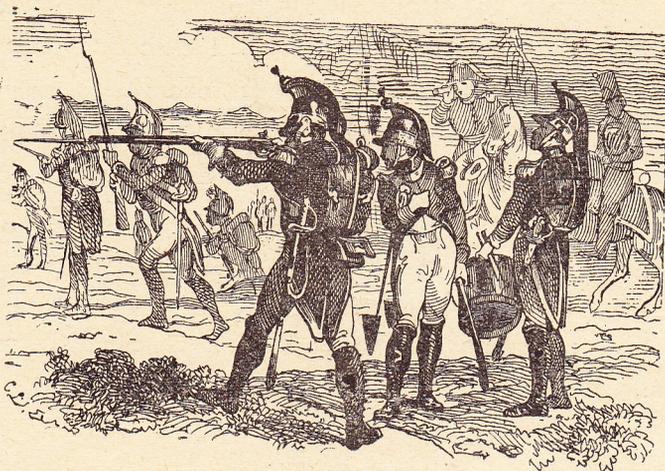
Mais un refus trop décidé pouvait donner un prétexte à l'Autri-

che. Dans le cabinet de Vienne, le parti de la guerre gagnait du terrain, et parlait hautement de jeter sur l'Elbe cent cinquante mille hommes pour prendre l'armée française à revers.

Le parti de la neutralité avait besoin d'être appuyé par quelques preuves de bonne volonté. Napoléon était embarrassé ; ses ennemis eux-mêmes lui vinrent en aide, la Russie en faisant une réponse évasive, l'Angleterre en subordonnant sa détermination à une communication à ses alliés. Il n'y avait en effet aucune sincérité dans toutes ces négociations ; de nouveaux engagements venaient d'être pris entre les coalisés.

Le 26 avril, fut signé à Barteinstein, entre Budberg, ministre de la Russie, et Hardenberg, ministre de la Prusse, un traité dont les stipulations rappelaient les conceptions de Pitt en 1805 : c'est-à-dire, le rétablissement de la Prusse dans ses provinces perdues, et même un agrandissement pour améliorer sa frontière militaire ; l'indépendance de l'Allemagne, la ligne du Rhin enlevée à la France ; la confédération allemande sous le patronage de l'Autriche et de la Prusse ; la restitution à l'Autriche du Tyrol, des provinces vénitiennes, du cours du Mincio, de Mantoue ; à l'Angleterre, une augmentation de force et de puissance pour les possessions de sa majesté britannique en Allemagne ; le rétablissement du stathoudérat en Hollande, ou au moins la restitution au prince d'Orange de ce qu'il avait perdu en Allemagne ; pour les rois de Naples et de Sardaigne, tout ce que permettraient les circonstances ; dans tous les cas, la séparation des couronnes de France et d'Italie ; enfin, pour se conserver une dictature sur un remaniement de l'Europe, l'engagement de ne faire, pendant la guerre, aucunes conquêtes pour compte personnel, et l'ajournement de leur emploi jusqu'à la paix.

Cette nouvelle convention était favorisée par un changement de ministère à Londres. Le cabinet était entièrement tory ; Perceval, Castlereagh, Canning, continuateurs de la politique de Pitt, voulaient la guerre à outrance ; ils s'empressèrent d'accéder au traité de Barteinstein, promirent des soldats au roi de Suède, donnèrent un subside de vingt-cinq millions au roi de Prusse, et cherchèrent à précipiter encore une fois l'Autriche dans la coalition. Mais, malgré leurs instances, malgré les supplications du roi de Prusse, l'Autriche voulut attendre.



Pendant que Napoléon négociait à son quartier-général, son ambassadeur à Constantinople, Sébastiani, lui rendait de signalés services.

L'amiral anglais, Duckworth, croisant devant Ténéos avec son escadre de sept vaisseaux de ligne et de plusieurs bombardes, venait de transmettre au sultan un insolent ultimatum.

Le cabinet anglais demandait le renvoi de Sébastiani, l'alliance de la Turquie avec la Russie et l'Angleterre, la cession de la Moldavie et de la Valachie aux Russes, la remise provisoire des Dardanelles et de la flotte turque aux Anglais.

Ces conditions déshonorantes ayant été rejetées, l'ambassadeur anglais, lord Arbuthnot, s'enfuit furtivement et alla rejoindre l'escadre.

De nouvelles négociations endormirent pendant quelques jours la vigilance des Turcs, lorsque, le 19 février, Duckworth parut devant les Dardanelles, franchit le passage malgré le feu des châteaux, et brûla un vaisseau turc et cinq frégates, pendant que les équipages étaient à la mosquée.

Le lendemain il jetait l'ancre devant le sèrail, menaçant de bombarder Constantinople, si l'on ne se soumettait aux volontés de l'Angleterre. Le divan, frappé d'épouvante, allait céder ; le grand-écuyer du sultan invitait Sébastiani à se retirer de la ville.

— Dites à votre puissant monarque, répliqua Sébastiani, qu'il ne voudra pas descendre du haut rang où l'ont placé ses glorieux ancêtres, en livrant lâchement à quelques vaisseaux anglais une ville

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS